

„Für unser Glück oder das Glück anderer“

Vorträge des X. Internationalen Leibniz-Kongresses

Hannover, 18. – 23. Juli 2016

Veranstalter:

Gottfried-Wilhelm-Leibniz-Gesellschaft e.V.

Leibniz-Stiftungsprofessur der Leibniz Universität Hannover

in Verbindung mit:

Leibniz Society of North America

Sociedad Española Leibniz

Societas Leibnitiana Japonica

Sodalitas Leibnitiana

Société d'études leibniziennes de langue française

Association Leibniz Israel

Red Iberoamericana Leibniz

Centre d'Études Leibniziennes

Societatea Leibniz din România

Sino-German Leibniz Research Centre



Georg Olms Verlag
Hildesheim · Zürich · New York
2016

„Für unser Glück oder das Glück anderer“

Vorträge des X. Internationalen Leibniz-Kongresses

Hannover, 18. – 23. Juli 2016

Herausgegeben von

Wenchao Li

in Verbindung mit

Ute Beckmann, Sven Erdner, Esther-Maria Errulat,
Jürgen Herbst, Helena Iwasinski und Simona Noreik

Band II



Georg Olms Verlag
Hildesheim · Zürich · New York
2016

Das Bild auf dem Umschlag wurde entnommen aus:
Johann August Eberhard, Gottfried Wilhelm Freyherr von Leibnitz. Chemnitz 1795,
Nachdruck Hildesheim 1982, zwischen S. 176 und 177 („Leibnitz stirbt“).

Das Werk ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung
außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung
des Verlages unzulässig. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen,
Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und
Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Die Deutsche Bibliothek verzeichnet diese Publikation
in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten
sind im Internet über <http://dnb.ddb.de> abrufbar

ISO 9706

Gedruckt auf säurefreiem und alterungsbeständigem Papier
Umschlaggestaltung: Inga Günther, 31134 Hildesheim
Satz: Simona Noreik, 38300 Wolfenbüttel
Herstellung: Hubert & Co, 37079 Göttingen
Printed in Germany

© Georg Olms Verlag AG, Hildesheim 2016
Alle Rechte vorbehalten
www.olms.de
ISBN 978-3-487-15429-9

Inhaltsverzeichnis

Abkürzungsverzeichnis.....	11
LEIBNIZ-REZEPTION, LEIBNIZ-JUBILÄEN	
Kant, lecteur et interprète de Leibniz : à propos de l’harmonie préétablie, la téléologie, Dieu et le destin <i>Roberto R. Aramayo (Madrid)</i>	15
Das Problem des Wissens und der Wissenschaft in der Philosophie von Leibniz und Fichte <i>Nina Gromyko (Moskau)</i>	27
Zum Begriff der praktischen Logik und der reinen Vernunft bei Leibniz <i>Sergiy Secundant (Odessa)</i>	43
Knutzens Bemerkungen über die „Leibnitianische Dyadica“ <i>Antonio Moretto (Verona)</i>	59
Leibniz, the Young Kant, and Boscovich on the Relationality of Space <i>Idan Shimony (Tel Aviv)</i>	73
Der Streit zwischen Michael Gottlieb Hansch und Christian Wolff um die Aneignung des Leibniz’schen Erbes <i>Clemens Schwaiger (München)</i>	87
A. G. Baumgartens <i>Ästhetik – Aesthetica</i> (2016): Eine Edition im Horizont der Philosophie von Leibniz <i>Constanze Peres (Dresden)</i>	99
The Use and Abuse of Gottfried Wilhelm Leibniz in <i>Accord between Different Laws Which at First Seemed Incompatible</i> <i>Richard Lamborn (St. Petersburg, FL)</i>	117
Christian Wolff et l’idéal leibnizien d’une perfectibilité sans limites <i>Ferdinando Luigi Marcolungo (Verona)</i>	129

Christian Wolff et l'idéal leibnizien d'une perfectibilité sans limites

Ferdinando Luigi Marcolungo (Verona)

L'idéal leibnizien d'une perfectibilité sans limites trouve dans la pensée de Christian Wolff une consonance singulière qui marque à plusieurs reprises l'entier parcours de ses œuvres, allemandes et latines. Dans les *Praecognita ad Encyclopaediam sive Scientiam universalem*, Leibniz soulignait en progression :

« *Sapientia* est scientia foelicitatis. *Vera Eruditio* est apparatus ad Sapientiam, sive systema notitiarum quoad ejus fieri potest, conducens ad foelicitatem. *Foelicitas* est status laetitiae durabilis. *Laetitia* est Affectus animi ortus ex opinione alicujus perfectionis, quae opinio si vera est, laetitia nascitur durabilis. Itaque ad foelicitatem conducunt, quaecunque ad perfectionem augendam conservandamque conferunt. Quare opus est ut sciamus in quo consistat Hominis perfectio, et quae sint ejus causae ».¹

Le dessin global des œuvres wolffiennes s'insère à l'intérieur de cette idée fondamentale qui vise à la réalisation d'une perfection de plus en plus grande, dans l'esprit d'un développement de nos connaissances capable d'englober les domaines les plus différents du savoir. Il faut rechercher les causes qui peuvent nous mener à la pleine réalisation des aspirations qui sont inscrites dans notre nature, c'est-à-dire il faut s'engager dans cet art de la découverte, ou « ars inveniendi », qui représente, comme il est témoigné par le *Discursus praeliminaris* de la *Logique latine*, le but final de la recherche entière.

La rencontre avec Leibniz devait résulter décisive pour la façon même de mettre au point ce projet, à partir des remarques que nous retrouvons dans l'échange épistolaire entre les deux philosophes par rapport à la première dissertation de Wolff, la *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta* de 1703 avec laquelle le jeune savant résumait les points de départ qu'il avait développé dans les premières années de sa propre recherche. La comparaison avec ce premier écrit de Wolff et, en même temps, le compte rendu des remarques de Leibniz nous permettent de comprendre la position philosophique à l'intérieur de laquelle Wolff reçoit la leçon leibnizienne, contribuant ensuite par ses écrits à en favoriser une plus vaste circulation à l'intérieur de l'*Aufklärung*.

¹ A VI, 4 A, 134.

1. De la *Philosophia practica universalis* (1703) à la *Ratio praelectionum* (1718)

En 1707, grâce à Leibniz, Wolff fut nommé à l'Université de Halle pour l'enseignement des mathématiques, mais, bientôt, il élargit ses intérêts au domaine de la philosophie, comme il nous est témoigné par le texte de la *Logique allemande*, un texte particulièrement chanceux, progressivement enrichi dans les éditions suivantes, qui représentera l'intermédiaire pour la diffusion de sa pensée dans le contexte plus vaste de la culture européenne.² Le développement de l'activité académique enlaçait ainsi les domaines les plus différents de la connaissance, comme il est témoigné par le compte rendu détaillé des leçons que Wolff eut à fournir environ dix ans plus tard dans le texte de sa *Ratio praelectionum*, significativement divisée en deux sections, dont la première était dédiée aux mathématiques, pendant plus de cent pages, l'autre à la philosophie, dans son acception plus vaste, qui comprenait non seulement la logique, la métaphysique et la philosophie pratique, mais aussi la physique ou, comme elle était désignée à ce moment-là, la philosophie expérimentale. Comme il déclarait par avance dans la *Préface*, l'objectif était de développer d'une façon systématique les différentes disciplines pour aboutir à cet *ars inveniendi* dont les géomètres et les astronomes avaient donné preuve.³

Dans le texte de la *Ratio praelectionum* nous retrouvons un compte rendu fidèle non seulement des sujets des leçons wolffiennes, mais aussi du parcours qu'il avait accompli dès ses premiers écrits parmi lesquels nous devons certainement rappeler la dissertation *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta*, qu'il avait discutée dans le janvier 1703 et qui représente le premier témoignage organique de la pensée wolffienne, avant même la rencontre avec Leibniz. Parmi les philosophes qu'il cite nous retrouvons Descartes significativement et, après lui, Tschirnhaus, le célèbre auteur de la *Medicina mentis et corporis* : l'objectif déclaré depuis la *Préface* dédiée au « progressus scientiarum in nostro aevo », était d'assurer à la philosophie pratique même les progrès dont nous avons témoignage par les mathématiques et les autres parties de la philosophie :

² Cf. Hans-Werner Arndt : « Einführung », in : Christian Wolff : *Vernünfftige Gedanken von den Kräften des menschlichen Verstandes und ihrem richtigen Gebrauche in Erkenntnis der Wahrheit* (= *Gesammelte Werke* I, 1), Hildesheim/New York 1965, pp. 7–102, ici pp. 92–99. Voir Christian Wolff : *Gesammelte Werke*, Hildesheim/[Zürich]/New York 1963–ss.

³ Cfr. id. : *Ratio praelectionum in mathesis et philosophiam universam* (= *Gesammelte Werke* II, 36), Hildesheim/New York 1972, *Praefatio* 1718.

« Novarum inventionum ferax est praesens, quod degimus, aevum : studium sane Mathematicum ad id pervenit fastigium, in quo ipsum nunquam viderunt anteriora secula collocatum. [...] Sola fere Philosophia Practica aequalem hactenus nacta non est splendorem ».⁴

Du compte rendu qui nous est donné dans la *Ratio praelectionum* il apparaît clairement non seulement que Wolff a un intérêt spécifique pour le domaine de la morale, mais aussi qu'il a changé certaines de ses positions après la rencontre avec Leibniz. D'une part, en effet, Wolff souligne le caractère programmatique de son premier écrit, qui restera décisif aussi pour les développements successifs ; de l'autre, il remarque au lecteur les changements intervenus à cause des remarques que Leibniz lui proposa dès sa première lettre, après que Wolff lui eut dédié sa propre *Dissertatio algebraica de algorithmo differentiali infinitesimali*, vers la fin de 1704.

Dans la *Ratio praelectionum* il semble toutefois limiter le dépassement de ses positions primitives à la distinction qu'il n'aurait pas eu claire entre obligation civile et obligation naturelle lorsqu'il avait écrit sa première dissertation :

« Quamvis meditatio ista valde juveni exciderit, non tamen iudicio magis subactio eandem examinans reperio, quod in theoria et praxi ibi tradita quicquam immutari debeat, nisi quod obligationem naturalem a civili non satis distinxerim : id quod tamen plerique non culpa, sed potius laudi vertent, cum utramque post Puffendorffium hodie confundant tantum non omnes ».⁵

À ce propos, il faut rappeler que dans la seconde édition de la *Ratio praelectionum* Wolff ajoutera en 1735 un chapitre sur l'œuvre de Grotius *De jure belli et pacis*, en adoptant ainsi une position ferme en faveur du jusnaturalisme.

Cependant, les changements par rapport à la dissertation de 1703 ne se limiteront pas seulement à ce point spécifique, mais ils impliqueront, comme je tâcherai de montrer, une modification dans l'ensemble de la position wolffienne, même si à l'intérieur d'une tâche qui marquera d'une manière constante sa production philosophique. Pas par hasard, à introduction des volumes dédiés au droit et à l'éthique, dans le vaste cadre des œuvres latines, il reprendra le même titre dans les deux tomes de la *Philosophia practica universalis, methodo scientifica pertractata*, environ vingt ans après, entre 1738 et 1739,

⁴ Id. : « *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta* », in : Id. : *Meletemata mathematico-philosophica* (= *Gesammelte Werke* II, 35), Hildesheim/New York 1974, sect. II, pp. 189–223, ici p. 190.

⁵ Id. : *Ratio praelectionum*, sect. II, cap. VII, § 4, p. 192.

à contre-épreuve de l'objectif poursuivi de manière programmatique dès les premières œuvres.

Dans les leçons de philosophie pratique, comme Wolff précise dès le début dans la *Ratio praelectionum*, l'objectif est de relier l'éthique, l'économie et la politique entr'elles, à la lumière de cette philosophie pratique universelle qui aurait dû garantir le rapport et l'articulation systématique entre les différentes disciplines. Ce n'est pas par hasard que dans la série des œuvres latines ils seront ceux-ci les sujets sur lesquels se développeront dès le 1738, peu avant du retour à Halle, les derniers gros volumes de sa production philosophique :

« Scilicet cum philosophia practica sub se contineat varias disciplinas, tanquam species, conveniens quoque erat, ut generis haberetur ratio atque adeo in Philosophia practica universali explicarentur fundamenta omnibus disciplinis specialibus communia et artificia generalis, per quae ex istis fundamentis veritates speciales in disciplinis specialibus derivantur. Unde eandem in dissertatione academica definiivi et adhuc definire soleo per scientiam affectivam practicam dirigendi actiones liberas ad finem optimum per regulas universalissimas ».⁶

La référence à la dissertation de 1703 apparaît ici décisive, soulignée par l'emphase avec laquelle il réaffirmait sa fidélité à la définition originale dans laquelle il mettait en évidence la référence au dernier fin (« finem optimum »), qui devrait guider nos choix libres sur la base des règles universelles. Cette définition sera proposée de nouveau au début du tome premier de la grande œuvre latine de 1738.⁷ Au-delà de cette reprise littérale de la définition, déjà dans la *Ratio praelectionum* de 1718 on peut avertir cependant une diversité d'accents qui témoigne l'évolution de la pensée wolffienne arrivée dans ces quinze ans décisifs. Dans le paragraphe immédiatement suivant il répète en effet le point de départ de sa pensée pratique, c'est-à-dire l'engagement à perfectionner notre nature et nos conditions de vie, afin de rendre gloire à Dieu, mais tout de suite il le traduit dans la formule que nous pourrions dire de l'impératif, selon lequel nous devons développer nos actions en vue de notre plus grande perfection et de celle d'autrui. Il convient de reprendre avec attention le paragraphe entier :

« Theoriam omnem tunc temporis reduxi ad perfectionem naturae humanae statusque nostri, quantum datur, et officia hominis erga Deum ad gloriae divinae

⁶ Ibid., sect. II, cap. VII, § 5, pp. 192–193.

⁷ Id. : *Philosophia practica universalis, methodo scientifica pertractata* (= *Gesammelte Werke* II, 10–11), Hildesheim/New York 1971–1979, vol. I, § 3.

illustrationem, hoc est, tales actiones, quarum motiva sunt perfectiones divinae. Neque ab hac theoria nunc recedo, video enim ex hac regula, dirige actiones tuas ad summam tui ipsius aliorumque perfectionem, quam in natura hominis fundatam demonstro, deduci posse, quicquid de actionibus humanis in quacunq[ue] Philosophiae practicae parte sub quaestionem cadit : quemadmodum suo tempore ostendam, cum meas in Philosophiam practicam praelectiones in lucem publicam proferam ».⁸

Le rappel aux perfections divines ne sera jamais nié dans les œuvres successives, mais l'on comprend bien que le centre de l'attention devient maintenant l'homme et le perfectionnement de ses conditions de vie ; dans l'*Ethique allemande*, deux ans plus tard seulement, en 1720, il proposera de nouveau la même formulation de l'impératif pratique :

« Weil uns die Natur verbindet zu thun, was uns und unseren Zustand vollkommener machet, und zu unterlassen, was uns und unseren Zustand unvollkommener machet ; so ist die Regel : Thue, was dich und deinen Zustand vollkommener machet und unterlaß, was dich und deinen Zustand unvollkommener machet ein Gesetze der Natur ».⁹

Le rôle essentiel de cette perspective trouve une contre-épreuve dans la subdivision même des sujets à l'intérieur de cette œuvre : Wolff dédie aux devoirs envers Dieu et les autres, respectivement, la troisième et la quatrième partie de l'œuvre, tandis qu'il met en évidence, dans la seconde partie, les devoirs envers nous-mêmes.

Déjà deux ans auparavant, dans la première édition de la *Ratio praelectionum*, où il déclarait aussi sa volonté de se conformer à la scansion traditionnelle, il avait cependant souligné la prééminence des devoirs envers nous-mêmes, comme point de départ pour arriver à une justification pleine des devoirs envers Dieu et envers les autres :

« Initium facere soleo ab officiis hominis erga Deum, consuetudini ob certas rationes aliquid daturus : si enim dicere debeo, quod sentio, officia hominis erga Deum secundo potius loco tractari deberent, aut potius cum officiis erga seipsum conjungi. Etenim ex his ultimo derivantur, nec ab iis separari debent ».¹⁰

⁸ Id. : *Ratio praelectionum*, sect. II, cap. VII, § 6, p. 193.

⁹ Id. : *Vernünfftige Gedancken von der Menschen Thun und Lassen, zu Beförderung ihrer Glückseligkeit* [= *Ethique allemande*] (= *Gesammelte Werke* I, 4), Hildesheim/New York 1976, § 19.

¹⁰ Id. : *Ratio praelectionum*, sect. II, cap. VII, § 26, pp. 197–198 (éd. 1718).

Dans la seconde édition, de 1735, le choix résulte désormais définitif ; au début Wolff rappelle l'ordre qu'il avait l'habitude de suivre avant la publication de sa propre philosophie (« Antequam philosophiam publicarem ») et il ajoute à la fin une référence claire à l'ordre définitif suivi dans l'*Éthique allemande* : « Atque hinc in philosophia morali, quam patri sermone conscripsi, officia hominis erga Deum officiis erga seipsum subjungo legibus methodi urgentibus ». ¹¹

Même lorsqu'il reprendra dans l'*Éthica* la scansion traditionnelle et il dédiera le troisième volume aux devoirs envers Dieu, le quatrième aux devoirs envers nous-mêmes et le cinquième aux devoirs envers les autres, il ne manquera pas de les faire précéder par deux volumes dédiés, respectivement, le premier, au perfectionnement de l'intelligence et des autres facultés cognitives, l'autre, au perfectionnement et à la purification de la volonté et en même temps de l'appétit sensitif, en récupérant ainsi la priorité des sujets traités dans la seconde partie de l'*Éthique allemande*. Dans la *Préface* au volume premier de l'*Ethica*, en 1751, nous retrouvons la référence à la première dissertation latine du 1703. Après avoir approfondi la méthode mathématique,

« [...] facile praevidi, Philosophiam civilem praesupponere moralem et utriusque theoriam ex Jure Naturae ac Gentium petendam esse, non minus Jus Naturae et Gentium, quam Philosophiam moralem et civilem praesupponere Psychologiam et Theologiam naturalem, hanc ex Cosmologia principia demonstrandi petere et notiones suas in psychologicas resolvere, omnem vero tandem certitudinem in notiones Ontologiae, seu Philosophiae primae resolvi. Atque ita intellexi, telam, quam mihi texendam proposueram, non adeo facili et brevi labore confici posse. Quamobrem grave propositum, quod adolescens habui, nunc demum septuagenario major exequi coepi ». ¹²

L'impératif qui dans l'*Éthique allemande* se résumait dans le devoir de perfectionner nous-mêmes et nos propres conditions de vie, trouve ainsi son articulation plus achevée. Encore une fois nous retrouvons l'idée d'une tension à une perfection de plus en plus grande qui marque les différents domaines de la philosophie pratique, y compris les domaines spécifiques de tout ce qui est connu sous le nom de « philosophie civile ». Cet aspect est clairement confirmé déjà dans la *Ratio praelectionum*, après la distinction entre les formes

¹¹ Ibid., sect. II, cap. VII, § 26, p. 200 (éd. 1735).

¹² Id. : *Philosophia moralis sive ethica*, vols. I-V (= *Gesammelte Werke* II, 12-16), Hildesheim/New York 1970, vol. I, *Praefatio*.

différentes de société, jusqu'à l'État, auquel il assigne le même devoir d'un perfectionnement continu :

« Postquam societatum compositarum necessitatem ac finem evicimus, de Rep. imprimis prolixè agimus, cujus suprema lex est, quicquid salutis ac tranquillitati ejusdem convenit. Consistit autem salus in non impedito civium progressu ad maximas, quas conjunctis viribus consequi possunt, perfectiones ». ¹³

Nous pourrions à ce point nous demander : dans l'idée de ce progrès vers une perfection de plus en plus grande, si clairement souligné par Wolff, est-ce qu'il sera possible de reconnaître une contribution spécifique qui nous renvoie à Leibniz et en quelle mesure? Dès que nous avons précisé sur la base de la correspondance avec Leibniz dans quelle mesure cette contribution a été réellement décisive, est-ce qu'il nous sera possible d'exclure qu'elle se soit insérée à l'intérieur de tendances présentes déjà dans la pensée de Wolff dès ses premiers pas dans le domaine de la philosophie pratique? Comme à dire, si à certains égards Leibniz a sûrement contribué à rectifier quelques positions de Wolff, nous pouvons souligner en même temps comme sa contribution ait déjà trouvé quelques intérêts présents en Wolff, et surtout par rapport au sujet que nous sommes en train de traiter. À cette fin nous ne pouvons que reprendre quelques passages précis de la correspondance et en même temps nous confronter avec le texte de la première dissertation wolffienne, la *Philosophia practica universalis* que nous avons déjà rappelée plusieurs fois.

2. L'idéal d'une perfectibilité sans limites et la dissertation *Philosophia practica universalis* (1703)

Dans sa première lettre à Wolff du 21 février 1705, Leibniz, après avoir remercié le jeune savant pour la dédicace que celui-ci lui avait fait de la *Dissertatio algebraica de algorithmo infinitesimali differentiali*, ne manque pas de proposer à Wolff ses remarques ponctuelles, avec l'objectif de l'inciter à approfondir ses propres études de mathématiques surtout sur le terrain du nouveau calcul, de sorte à le rendre apte à en répandre la connaissance auprès du grand public. En même temps, Leibniz n'omet pas de s'arrêter sur l'autre dissertation qu'Otto Mencke, le rédacteur des *Acta Eruditorum* de Leipzig, devait lui avoir passé avec la lettre au moyen de laquelle il lui présentait le

¹³ Id. : *Ratio praelectionum*, sect. II, cap. VII, § 45, p. 205.

jeune savant. Le ton des remarques suffit à montrer l'attention avec laquelle Leibniz doit avoir lu l'écrit en notant à plusieurs endroits les points qui lui semblaient avoir besoin le plus de mise au point : sans s'allonger en formules de rite, il s'en tient à l'essentiel.

Pour rester au sujet que nous nous proposons ici d'examiner, il faut d'abord rappeler une remarque, exprimée au moment d'une façon interrogative, concernant un corollaire spécifique de la dissertation sur le calcul infinitésimal : après avoir rappelé l'importance de traiter les problèmes mêmes de la philosophie pratique au moyen d'un calcul précis en forme mathématique, Wolff avait dit de manière programmatique : « Omnis de summo bono disceptatio ex Ethica tanquam inutilis proscribenda ».¹⁴ L'expression, qui devait paraître sans doute plutôt énigmatique, annonçait l'attention au concret qui marquera la pensée wolffienne. Leibniz se limite à demander des éclaircissements à ce propos : « Nescio an velis ex Ethica proscribi doctrinam de felicitate vera ».¹⁵ Comme l'on peut bien comprendre, d'une part Wolff soulignait l'inutilité d'une discussion sans fin (sans doute, le terme « disceptatio » assume ici une acception négative), de l'autre Leibniz vise à proposer une distinction à l'intérieur de la même idée de bonheur : le bonheur véritable est seulement celui qui s'accompagne à la recherche de la perfection.

Mais l'attention se concentre tout de suite sur l'autre dissertation du jeune savant à regard de laquelle il pointe ses remarques :

« Venio ad tuum Specimen philosophiae practicae Mathematicae conscriptae, ejusque caput primum. *Voluptatis* definitionem nominalem dare non possumus, nec notior est suavitas quam voluptas ; realem tamen definitionem voluptas recipit, et puto nihil aliud esse quam sensum perfectionis. Idem est in aliis ideis claris, sed confusis ; ita coloris viridis datur definitio non nominalis quidem, sed tamen realis, causam continens, ut scilicet sit compositum ex caeruleo et flavo ».¹⁶

La remarque de Leibniz, comme on l'aura compris, s'insère à l'intérieur de la distinction entre définition nominale et définition réelle et se fixe sur l'expression d'empreinte subjectiviste par laquelle Wolff avait défini le plaisir comme cette sensation douce qui est produite dans l'esprit par les objets que nous

croyons en syntonie avec notre nature : « *Voluptas* est suavis ille Mentis sensus, quem objecta producunt, quae naturae humanae convenire putamus ».¹⁷ Leibniz semble pointer sa remarque sur l'expression « suavis ille Mentis sensus » et il dénonce la vacuité d'une définition nominale qui se limite à proposer de nouveau avec des termes différents un contenu d'expérience sans fournir une explication véritable ; la définition réelle sera par contre possible par rapport au critère de la perfection : seulement ainsi il sera possible d'expliquer le plaisir que les objets peuvent produire en nous. Et cependant, comme il apparaîtra clair, cet « être en syntonie avec notre nature » ne pouvait que représenter, en quelque façon, un équivalent du « sensus perfectionis » dont Leibniz parlait. La différence la plus grande consistait dans l'accentuation de l'aspect objectif, la perfection, même s'il ne venait pas à manquer l'aspect subjectif, caractérisé par la dimension sensible en général. Mais déjà Wolff, dans le cinquième des corollaires à cette définition, avait déjà reconnu dans le plaisir un signe de la perfection :

« Quin et illud hinc evidens est, quod, quas actiones Mens deprehendit certo facere ad naturae suae perfectionem et conservationem, quasque perfectionis suae indices esse videt, eae voluptatem excitent : quoniam naturae humanae convenire dicitur, quicquid ipsam perficit aut ejus perfectionem conservat vel indicat ».¹⁸

C'est la remarque que Leibniz propose tout de suite à propos de la définition que Wolff avait fourni de la béatitude ou bonheur (là où il l'avait indiqué comme « omnimoda et perfecta votorum suorum ex ratione ordinatorum fructio ») qui sera plus incisive ; dans le *Scholion* à cette définition il avait repris un passage de Descartes dans lequel celui-ci soulignait comme être heureux ne soit autre que jouir d'une âme pleinement apaisée et sans préoccupations. Leibniz remarque d'une façon assez tranchante qu'une telle béatitude n'est pas possible pour une créature, pour laquelle le bonheur ne peut consister que dans un progrès continu vers une perfection de plus en plus grande ; en tel sens, cette tranquillité d'âme que Descartes souhaitait est plutôt signe de sottise, une sorte de renoncement à cette tension qui devrait marquer le bonheur d'une créature :

¹⁴ Id. : « Dissertatio algebraica de algorithmo infinitesimali differentiali », in : Id. : *Meletemata mathematico-philosophica*, sect. II, p. 267–290, ici p. 289.

¹⁵ *Briefwechsel zwischen Leibniz und Christian Wolf*, éd. C. I. Gerhardt, [Halle 1860] Hildesheim/New York 1971, p. 18.

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Wolff : « *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta* », def. 11, p. 193.

¹⁸ Ibid., def. 11, coroll. 5, p. 193.

« Beatitudinem non puto dari posse in creatura, quae sit omnimoda votorum fruitio, sed potius veram creatae mentis beatitudinem consistere in non impedito progressu ad bona majora. Nec satis est animo contento et tranquillo frui, id enim etiam stupidorum est ».¹⁹

La remarque devait conduire le jeune savant à un précis changement. Nous en retrouvons l'écho au cours de ses œuvres, là où, même sans se référer à Leibniz d'une façon explicite, il confirme cette idée même, comme il arrive dans l'*Éthique allemande* dont il met compte de reprendre le passage décisif à ce regard :

« Weil die gröste Vollkommenheit GOtt eigenthümlich ist, und keiner Creatur mitgetheilet werden kan (§ 1088 *Met.*) ; so ist auch nicht möglich, daß ein Mensch, wenn er gleich täglich alle Kräfte anwendet, dieselbe jemahls erreichen kan. [...] also das höchste Gut des Menschen oder seine Seeligkeit mit Recht durch einen ungehinderten Fortgang zu grösseren Vollkommenheiten erklärt wird ».²⁰

Une fois de plus, comme on l'aura remarqué, bien qu'il propose à nouveau d'une façon presque littérale la définition leibnizienne de bonheur, l'argumentation de Wolff part de la comparaison avec la souveraine perfection de Dieu, par rapport à laquelle chaque créature ne peut que vivre dans une tension constante vers une perfection de plus en plus grande, sans pouvoir jamais dire d'avoir épuisé son effort.

3. Conclusions

Une fois retrouvé dans cette première lettre de Leibniz à Wolff un témoignage précis qui rapproche les deux philosophes dans l'idée d'une perfectibilité sans limites, nous pourrions cependant nous interroger si telle idée était tout à fait nouvelle au jeune savant ou si elle s'insérait par contre dans un contexte en quelque façon déjà marqué par cette problématique et par conséquent particulièrement attentif à cette nouvelle définition du bonheur.

Bien sûr, les remarques de Leibniz ne résulteront pas étrangères à certains revirements qui caractériseront la pensée wolffienne. Il suffit de nous rappeler ce que dans cette lettre Leibniz lui dira à propos de l'origine de l'obligation morale. Wolff avait repris la définition de la loi civile selon laquelle

chaque loi doit être considérée comme le commandement que celui qui est investi d'autorité donne au subordonné, en l'obligeant ainsi à l'observer : « *Lex est jussus superioris inferiori promulgatus eumque obligans* ». ²¹ Seulement dans le *Scholion* il précisait que la loi de nature procède nécessairement de la nature même de celui qui est impliqué en telle règle ; et cela même dans le cas de la loi de Dieu envers l'homme. Mais Leibniz souligne avec force que l'athée même est tenu à l'observance de la loi de nature, qui est fondée sur la « droite raison » :

« Putem esse etiam sine superiore obligationem, uti aliqua esset etiam apud Atheos obligatio, cum scilicet alienum bonum pars est nostri. Tunc enim aliis nos obliget ipsa recta ratio seu prudentia, recteque Aristoteli virtus habitus agendi est, ut vir prudens definiverit ».²²

La remarque de Leibniz devait résulter décisive pour Wolff par rapport à la position même de la philosophie pratique, comme il nous témoigne en 1718 dans la *Ratio praelectionum*, où nous pouvons déjà retrouver le rappel à la morale des Chinois qui sera explicité de manière solennelle dans le célèbre discours du 12 juillet 1721 qui marquera d'une manière irréparable le conflit avec les Piétistes de Halle. Comme nous l'avons déjà souligné, lorsque Wolff nous rappelle sa dissertation de 1703, il dira qu'à cette époque-là il avait confondu « ex tenui juventutis judicio » l'obligation naturelle avec celle civile.

Est-ce que nous pourrions dire la même chose à propos de la définition leibnizienne du bonheur comme un progrès vers une perfection de plus en plus grande ? À ce propos je crois que la remarque de Leibniz, au contraire de ce nous avons dit auparavant, se soit insérée à l'intérieur d'une pensée qui montrait déjà une sensibilité toute particulière à cet égard.

Pour conclure, nous ne pouvons que reprendre quelques passages de la *Philosophia practica universalis* de 1703, dans lesquels il me semble que nous pouvons retrouver des affirmations parfaitement en ligne avec la remarque de Leibniz à propos de l'idée de bonheur. Si nous retournions aux définitions leibniziennes que nous avons rappelé dès le début, nous pourrions dire que lui aussi il reconnaît que le bonheur consiste dans un état de joie durable, qui n'est pas sujet à s'évanouir ; il s'agissait plutôt de préciser comment cela serait possible pour l'homme, ou, comme il dira plus tard, si l'homme est capable

¹⁹ Briefwechsel zwischen Leibniz und Christian Wolf, p. 18.

²⁰ Wolff : *Vernünfftige Gedancken von der Menschen Thum und Lassen*, § 44.

²¹ Id. : « *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta* », def. 29, p. 197.

²² Briefwechsel zwischen Leibniz und Christian Wolf, p. 19.

d'atteindre la somme de toutes les perfections, ou au contraire si son bonheur ne consiste que dans la réalisation d'une perfection de plus en plus grande.

Maintenant, il me semble que la prémisse d'une telle conclusion soit donnée par la remarque de la finitude humaine, là où il devient manifeste que l'engagement d'arriver à une perfection de plus en plus grande correspond au devoir précis de développer toutes nos potentialités. Nous rappelons par exemple la définition de ce qui pour nous est bien : « *Bonum* (naturale scilicet) est, quod rei naturam statumque conservat et perficit »;²³ une définition dans laquelle il apparaît clairement que l'incise vise à distinguer ces considérations d'autres qui peuvent nous venir d'une possible Révélation. Et parmi ses observations il ajoute : « *Nemo solus sibi sufficit ad naturam suam perficiendum inque perfectione acquisita conservandum* »,²⁴ où il souligne encore une fois la nécessité que dans cet effort chacun puisse se servir de l'aide des autres.

Si Leibniz oppose au jeune savant la nécessité de reconnaître les limites de notre condition humaine, nous pouvons remarquer comme Wolff eût déjà souligné avec force notre impuissance d'arriver à cette sagesse ou « *scientia foelicitatis* » dont l'on disait dès le début : « *Nemo hominum in omnibus est sapiens* ». ²⁵ L'expression que nous retrouvons dans la dissertation de 1703 sera reprise plusieurs fois dans le texte des œuvres wolffiennes, de la *Psychologia rationalis* à l'*Ethica*, en témoignage d'une constante qui peut nous donner une clé de lecture significative de toute sa pensée.²⁶

Face à ces limites nous devons nous engager à l'amélioration de nous mêmes et de nos conditions de vie, sans négliger les autres et par conséquent l'apport qui peut nous arriver pour le progrès civil. Si dans la *Préface* de la *Philosophia practica universalis* il se référait dans le sous-titre au « *progressus scientiarum in nostro aevo* », il soulignait ensuite comme l'effort pour son propre perfectionnement devait s'accompagner aussi à un engagement analogue dans le contexte de la société :

²³ Wolff : « *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta* », def. 31, p. 198. Cfr. Ehrenfried Walther von Tschirnhaus : *Medicina mentis et corporis* [1695], Hildesheim 1964, « *Praefatio* », p. XI : « [...] *animus mihi est, in libro praesenti viam ostendere, qua intellectus noster, quoad naturalibus mediis fieri potest, optime perficiatur* ».

²⁴ Wolff : « *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta* », obs. 3, p. 199.

²⁵ Ibid., prop. 5, theor. 2, p. 203. Cfr. Theognis, v. 902 : Οὐδεις δ' ἀνθρώπων αὐτὸς ἅπαντα σοφός.

²⁶ Cfr. *Disc. praelim.*, § 48 ; *Logica*, § 506, note ; *Psych. rat.*, § 472, 692 ; *Ethica*, I, § 229. Cfr. Werner Schneiders : « *Deus est philosophus absolute summus. Über Christian Wolffs Philosophie und Philosophiebegriff* », in : Id. (éd.) : *Christian Wolff 1679–1754. Interpretationen zu seiner Philosophie und deren Wirkung*, Hamburg 1983, pp. 9–30, ici p. 25.

« *Homo quaerere debet perfectionem naturae suae bonum publicum promovendo, i.e. pro virili tales actus edendo, quae ad naturam et statum reliquorum hominum juxta ipsum viventium perficiendum faciunt* ». ²⁷

Dans ce contexte, comme le rappelle le titre même de notre Congrès, s'insère le sujet d'une perfectibilité sans limites, qui est tournée « *ad felicitatem nostram alienamve* », un sujet dans lequel nous pouvons retrouver soit l'idéal d'une harmonie entre les possibles, comme Leibniz rappelait dans une de ses dernières lettres à Wolff à propos de l'intelligence divine, qui est illimitée par rapport à l'excellence parce qu'elle peut produire des harmonies infinies,²⁸ soit l'engagement civil pour une société dans laquelle l'amour entre les hommes, comme Wolff le dira dans ses dernières œuvres en analogie avec l'obligation morale, puisse contribuer à l'amélioration de la société et à une meilleure justice entre les États. Même en cela il ne vient jamais à manquer l'effort de la part de l'homme, dans le rapport qui lie ensemble la recherche de la perfection et celle du bonheur :

« *Ethica non alio fine addiscenda, quam ut constet, quomodo usu facultatum nostrarum eam felicitatem consequamur, cujus participes ut fiamus fieri potest: neque enim felicitas perfecta in hominem cadit. [...] Voluptas autem vera locum non habet, nisi perfectionis tuae tibi fueris conscius, quam continuo auget, qui summum bonum consecutus* ». ²⁹

²⁷ Wolff : « *Philosophia practica universalis, mathematica methodo conscripta* », prop. 15, theor. 9, p. 203.

²⁸ Lettre de Leibniz à Wolff, le 18 Mai 1715 : « *Est tamen et intellectus quoad optimum illimitatus in suo genere, quia infinitas producit harmonias* » (*Briefwechsel zwischen Leibniz und Christian Wolf*, p. 171).

²⁹ Wolff : *Philosophia moralis sive ethica*, vol. I, § 8, nota.